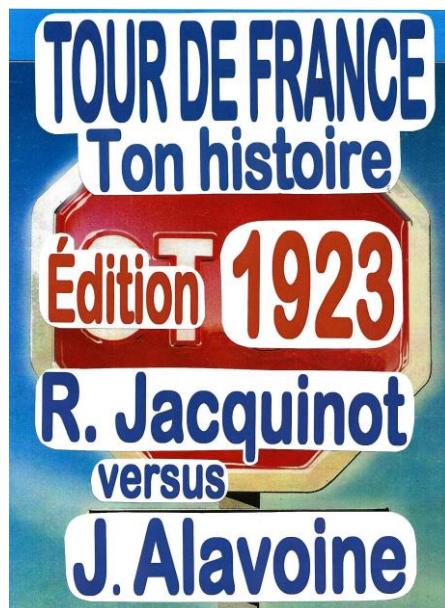


**CONTRE-ENQUÊTE**  
**sur la défaillance de Robert Jacquinot dans le**  
**Tour 1923 due à ... un pantalon déchiré**  
**(qui n'était même pas le sien !)**



**« Je te salue Gars Jean »**



Robert Jacquinot

La véritable cause de la défaillance de Robert Jacquinot dans le final de l'étape monstre Bayonne-Luchon 1923, est due à l'accroc au pantalon tout neuf de Maurice Machurey, chef ravitailleur à Arreau faisant passer sa très mauvaise humeur sur le Pétardier (surnom de Jacquinot).

Conséquence de cette altercation, ce dernier repart la musette quasiment vide : « *Avec une musette pleine, je me serais alimenté, je n'aurais pas eu de défaillance, j'aurais gagné l'étape* » estime Jacquinot.

6<sup>e</sup> étape Bayonne-Luchon (326 km) de la 17<sup>e</sup> édition de la Grande Boucle : deux protagonistes français Robert Jacquinot et Jean Alavoine. Face à la performance du second, le premier le salut, admiratif.

Le parcours empruntait le *cercle de la mort* (Aubisque, Tourmalet, Aspin, Peyresourde). Alors qu'il caracolait en tête depuis le Tourmalet, Robert Jacquinot est victime à 500 m du sommet de Peyresourde d'un coup de pompe mémorable. Alors qu'il entrevoyait la victoire depuis de nombreux kilomètres, soudainement, complètement planté, il se fait doubler par Jean Alavoine. Et pour saluer l'exploit de son vainqueur, Jacquinot lança dans un souffle : « *Je te salut Gars Jean* ».

Dans les cinq témoignages de contemporains publiés ici, aucun ne donne la véritable raison de la défaillance du *Pétardier* (son surnom en raison de son comportement soupe au lait). Jacquinot lui-même s'y colle en 1957 en révélant comment un pantalon déchiré décida de Bayonne-Luchon en 1923.

### ❶ Témoignage de Jacquinot lui-même

« *Gars Jean je te salut !* Ces paroles m'ont fait entrer dans la petite histoire du Tour de France. En réalité, je n'aurais jamais dû avoir l'occasion de les prononcer. Il a fallu un bien curieux concours de circonstances pour que Jean Alavoine me rattrape et me distance dans cette étape Bayonne-Luchon du Tour 1923. Ce n'est pas dans la montée du col de Peyresourde que j'ai perdu mes chances, mais au ravitaillement d'Arreau. Voici comment les choses se sont passées. J'étais seul en tête depuis Barèges. J'avais un bon quart d'heure d'avance quand je m'arrêtai devant la table de Maurice Machurey (le père), préposé au ravitaillement à Arreau. Sans un mot, il retira une banane d'un sac en papier et la laissa tomber négligemment dans la musette que je lui tendais. Puis il prit une deuxième banane et refit le même geste. C'était pour moi, une perte de temps.

- Versez tout le contenu du sac d'un coup dans ma musette, cela ira plus vite, lui dis-je.
- Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, me répondit-il froidement.

Je m'impatientai :

- Mais vous allez me faire perdre l'étape avec vos façons !

Il le prit de plus haut encore :

- Je vous interdis de me parler sur ce ton.
- Bon eh bien ! Gardez-le donc votre ravitaillement, hurlai-je furieux

Et je repartis avec seulement deux bananes dans ma musette. A 500 m du sommet de Peyresourde, la fringale sapait brutalement mes forces. Je dus mettre pied à terre. Un quart d'heure plus tard, Jean Alavoine me dépassait. J'étais assis – effondré plutôt – sur un tas de pierres en bordure de la route :

- ***A toi Gars Jean, je te salut***, lui cria-je en retirant ma casquette.

Les règlements étaient impitoyables à l'époque. Nul n'avait le droit, officiel ou spectateur, de donner à boire ou à manger à un coureur sous peine de le faire disqualifier. Une dame en automobile, pourtant, eut pitié de moi – on m'a affirmé que c'était la sœur de Victor Fontan [cycliste pro de 1922 à 1930]. En me doublant, elle fit un petit signe pour attirer mon attention puis un peu plus haut, laissa tomber sur la route comme par mégarde, une canette de bière que je pus ramasser sans être vu. Je récupérai, je repartis et me classai second à Luchon. L'histoire ne s'arrête pas là. Je rencontrais Maurice Machurey au journal *L'Auto* en octobre suivant :

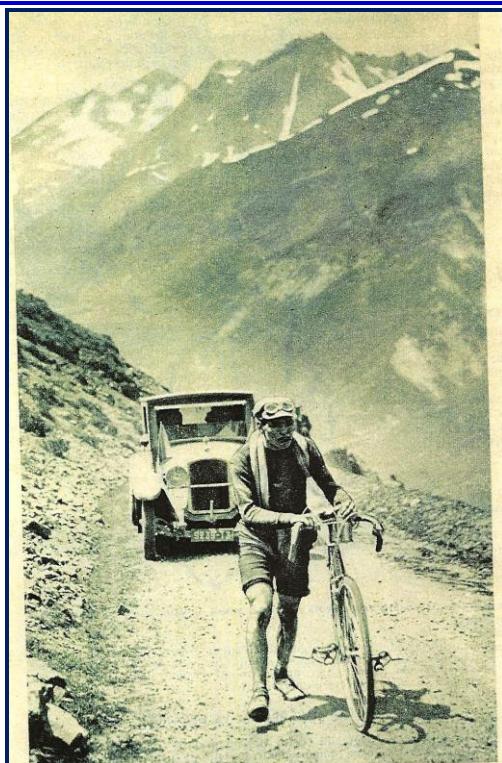
- Je vous prie de m'excuser pour l'incident d'Arreau dans le Tour, me dit-il d'un air gêné.

Et comme je ne comprenais pas, il se décida à me faire une confession complète :

- La foule indisciplinée m'avait bousculé et rejeté contre une barrière dont un piquet déchira mon pantalon. C'était un très beau pantalon en serge blanche que je portais pour la première fois. Cela m'a mis de très mauvaise humeur et vous en avez injustement supporté les conséquences quand vous êtes arrivé quelques minutes plus tard.

Et voilà ! Avec une musette pleine, je me serai alimenté, je n'aurais pas eu de défaillance, j'aurais gagné l'étape et sait-on jamais ? J'étais en grand forme cette année-là : j'avais déjà gagné deux étapes, la première Paris-Le Havre et la cinquième Les Sables-Bayonne. La mésaventure de Peyresourde m'a démoralisé. La face du Tour a été changée. Pour un pantalon déchiré. Et ce n'était même pas le mien de surcroît ! »

[Spécial avant Tour de France 1957. But et Club, Le Miroir des Sports, supplément au n° 629 du 3 juin 1957, pp 16-17]



Jacquinot ne songeait pas à rire en gravissant à pied le Tourmalet en 1923  
[Le Tour de France 1957, But et Club Le Miroir des Sports, supplément au n° 629 du 03 juin, p 17]

## Autres témoignages de contemporains du Tour 1923 qui, par ignorance, occultent l'histoire du pantalon déchiré

### ② Texte de Pierre Portier, un journaliste des années 1930

« Dans la 6<sup>e</sup> étape, Robert Jacquinot en tête au sommet de l'Aubisque, ayant dans sa roue Jean Alavoine et Ottavio Bottecchia, qui se révélait comme « un méchant client ». En haut du Tourmalet, Jacquinot avait dix minutes d'avance sur Bottecchia qui, vaincu par la soif, allait rétrograder. Le gars Robert augmentait sans cesse son avance et avait l'étape « dans la poche » lorsque, à 500 mètres du sommet de Peyresourde, il fut pris d'une terrible défaillance. Les yeux hagards, le souffle court, la lèvre pendante, sans force, il descendit de machine, fit quelques pas et, toute volonté brusquement annihilée, s'allongea dans le fossé. Un bon moment il resta là, sans vie. Puis, au prix d'un effort surhumain, il se releva, titubant, et gravit à pied poussant sa machine, le demi-kilomètre qui le séparait du sommet. C'est à ce moment qu'Alavoine arriva à sa hauteur. Réellement ému devant la détresse de son camarade, le Gars Jean, qui connaissait le prix de l'effort, murmura en passant, d'une voix douce : « Alors quoi, Robert, ça va pas ? Tu rames ? »

« *A toi, toi*, répondit Jacquinot, dans un souffle ... *je te tire mon chapeau* ». Et il enleva sa casquette d'un geste las. En haut du col, ranimé par l'air frais, le courageux Robert remonta en selle et s'élança dans la descente. A Luchon, Alavoine précédait Jacquinot de 16'. Joseph Normand, un 2<sup>e</sup> catégorie, était 3<sup>e</sup> et Henri Pélissier, qui avait grimpé avec régularité, 4<sup>e</sup> à 23'. Bottecchia terminait 6<sup>e</sup>.

[Pierre Portier. – *Le Tour de France, histoire complète*. – Paris, éd. Garamond, 1950. – 174 p (p 83)]

### ③ Témoignage de Romain Bellenger, présent sur ce même Tour, qu'il a terminé à la 3<sup>e</sup> place



Romain Bellenger

Quelle est la phase de course qui vous a le plus frappé ?

- L'écroulement de Robert Jacquinot dans le Tour, en haut du col de Peyresourde en 1923. Je vous cite peut-être un souvenir trop connu mais il est bon qu'aucun jeune sportif n'ignore "ses classiques". En haut d'Aubisque, ce jour mémorable, Jacquinot avait vingt minutes d'avance [Ndrl : en réalité, Jacquinot s'échappe seul dans la montée du Tourmalet] et, parvenu à quatre cents mètres du sommet de Peyresourde, une telle défaillance le prit qu'il s'allongea sur le bas-côté de la rampe qui l'avait terrassé ! Pourtant il lui aurait suffi de monter à pied les quatre cents mètres qu'il lui restait à gravir et de se laisser ensuite glisser sur Luchon et l'arrivée toute proche. Impossible ! Jacquinot ne pouvait plus commander ses réflexes, si extrêmement exténué qu'il semblait ivre ! Alors, se dégageant du voile de brume flottant sur le col pyrénéen, apparut Jean Alavoine, minuscule insecte qui grossissait, qui zigzaguant tout là-bas sur le chemin de terre impitoyable le menant au terme d'un calvaire, vers les sommets noyés dans le ciel... Et son effort était si forcené, si magnifique que Jacquinot, lorsque Alavoine passa, tirant et geignant sur son guidon, ôta sa casquette et dit au vainqueur de la montagne : « *Je te salue, Gars Jean* ».

[propos recueillis par François Terbeen in « *Almanach du cycliste 1945* ». – Paris, éd. Ce Soir, 1945. – 140 p (p 61)]

**COMMENTAIRES JPDM** – Romain Bellenger, le seul en prise directe sur le Tour 1923 (à Paris, il finira 3<sup>e</sup> au général) se plante sur la chevauchée solitaire de Jacquinot dès l'Aubisque. En réalité, c'est dans le Tourmalet qu'il va creuser l'écart avec Alavoine.

## ❸ Texte des journalistes André Chassaignon et André Poirier

« Quelques "Bayonne-Luchon" sont demeurés célèbres. Celui-là (Ndla 1923) fut marqué par un incident fameux. Dès le col d'Aubisque, la bataille se déclencha. Robert Jacquinot passa en tête au sommet suivi d'Ottavio Bottecchia qui se révélait comme un grimpeur et de Jean Alavoine. Puis, tandis que Bottecchia, vaincu par la soif, rétrogradait, Jacquinot augmenta son avance, lâcha Alavoine, passa seul au sommet du Tourmalet et semblait vainqueur certain lorsque à un kilomètre du sommet de Peyresourde, il s'écroula, terrassé par la défaillance.

Alavoine refit le chemin perdu et lorsqu'il dépassa le malheureux, harassé au bord du fossé, celui-ci ôta sa casquette de course et lui lança : « *Je te salue Gars Jean !* »

Hommage du vaincu au vainqueur, geste à la Cyrano de Bergerac plein d'un panache à la française et qui méritait de prendre place dans la Grande légende du Tour. »

[in « Le Tour de France ce passionnant fait-divers ». – Paris, éd. La Grande Ourse, 1952. – 141 p (pp 48-49)]

## ❹ Version de l'équipe rédactionnelle de *l'Auto et de L'Equipe*

« Des Sables à Bayonne, course sans histoire. Ils sont 35 au sprint et c'est Robert Jacquinot qui passe premier la ligne. Mais, dans la première étape pyrénéenne, c'est la bataille sans merci. Jacquinot arrive en haut d'Aubisque avec Ottavio Bottecchia qui s'est révélé grimpeur émérite, et Jean Alavoine. Puis, dans le Tourmalet, Jacquinot lâche tout le monde et arrive au sommet dix minutes avant Bottecchia qui rétrograde peu après, vaincu par la soif. Jacquinot augmente sans cesse son avance et paraît vainqueur certain, lorsque, à un kilomètre du col de Peyresourde, il est pris de défaillance ; il s'arrête plus d'un quart d'heure et Alavoine, bien revenu, le passe alors qu'il est encore assis sur le talus. Jacquinot repart et finit second. Romain Bellenger, qui est loin, a perdu le maillot jaune de leader et c'est Bottecchia qui l'endosse à nouveau. Alavoine est second du classement général devant Bellenger et Henri Pélissier. »

[in « Le Livre d'Or du Tour de France : 1903-1947 l'histoire du Maillot Jaune. – Paris, éd. Sopusi/L'Equipe, 1947. – 112 p (pp 33-34)]

**COMMENTAIRES JPDM** - Finalement, les journalistes de *L'Equipe* du "Livre d'or du Tour de France : 1903-1947" ne signalent pas la fameuse phrase : « *Je te salue, Gars Jean* ».

## ❺ Témoignage de Gaston Bénac, envoyé spécial du *Miroir des Sports* sur le Tour 1923

Dans sa version, c'est Alavoine qui salue Jacquinot et non l'inverse :

### \* « Alavoine et Jacquinot.

Peu avant le Tourmalet, Francis Pélissier victime d'un motocycliste, casse sa roue.

Pendant ce temps, Robert Jacquinot, qui a décramponné ses adversaires sur la route en pente douce qui aboutit à Barèges, est seul. Il monte superbement les contreforts du Tourmalet, col sauvage, et passe très détaché au sommet. Il a gagné ; il a la course en main. Il escalade le riant col d'Aspin, tout tapissé de pins et de sapins, à belle allure. Lorsque nous passons près de lui, il nous décroche un sourire, qui veut dire :

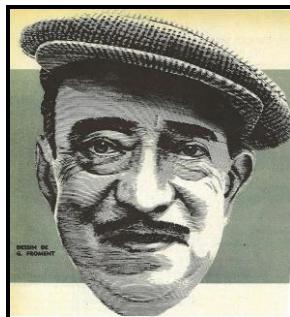
- *Tout va bien, je gagnerai.*

Plus qu'un col, le moins élevé, à franchir : Peyresourde [Ndrl : c'est Aspin (1 489 m) le moins élevé des 4 cols du *Cercle de la mort*] ; et ensuite, c'est la descente de 18 kilomètres sur Luchon [Ndrl : 14,5 km], terme de l'étape, sans avoir à donner un seul coup de pédale. Déjà les autos dévalent vers la reine des Pyrénées annoncer la victoire de Jacquinot.

Hélas ! A un kilomètre du sommet libérateur, Jacquinot est victime d'une effroyable défaillance. Il tombe sur l'herbe, épousé, incapable de faire un pas. On le stimule. Inutile

! Et, pendant ce temps, un maillot blanc à la rayure tricolore monte puissamment. Il voit un groupe ; il devine le drame. Jacquinot se soulève et salue son vainqueur. Alavoine enlève sa casquette et, très digne :

- *Le Gars Jean te sauve !* » [Le Miroir des Sports, 1924, n° 207, 18 juin, p 388]



Gaston Bénac

A passé 3 années de son existence derrière les pelotons  
[Sport et Vie, 1957, n° 14, juillet, p 40]

- \* Le même *Gastounet* dans un livre d'*Histoires extraordinaires du Tour de France* publié en 1950 – soit 25 ans après sa première version sur Jacquinot versus Alavoine du Tour de France 1923 – va confondre coup de pompe et crevaisons de pneumatiques. *Le Chantre du Tour* révèle la cause du lâchage de Jacquinot par Alavoine : « *Jacquinot s'envole dans le Tourmalet, il augmente son avance dans Aspin. Hélas, il crève par deux fois presque au sommet de Peyresourde, alors qu'il n'avait plus qu'à se laisser glisser vers Luchon, vers la victoire. Alavoine, qui le talonnait, passe devant Jacquinot en train de réparer et le sauve d'un large geste chevaleresque, très vieille France "Le Gars Jean te sauve"...* » [in *Les histoires extraordinaires du Tour de France*. - Gaston Bénac. – Paris, éd. du Stade, 1950. – 62 p (p 39)]

**Commentaires JPDM** – Gaston Bénac est le seul à raconter que Jacquinot a été victime de deux crevaisons à l'approche du sommet du col de Peyresourde



Gaston Bénac – *Les histoires extraordinaires du Tour de France* – éd. du Stade, 1950